

Présentation du concert Ferrat

Texte de l'organiste F. Lamantia

(© F. Lamantia-tous droits réservés)

Jean Ferrat fut le témoin d'une époque, un homme qui ne se satisfaisait pas des discours tout faits, un homme qui a osé se laisser interroger par le monde dans lequel il vivait. Un chanteur engagé certes, mais aussi engageant, dans la mesure où il invitait à penser un monde meilleur, avec des valeurs de partage, d'égalité, de fraternité. Jean Ferrat était de ceux qui affectionnaient les mots d'humanité qui disent notre quête et nos combats, nos désespoirs et nos espérances... Un tel chanteur n'était pas seulement un porte-parole qui dénonçait et faisait réfléchir ; il était aussi un témoin au cœur du monde...

Cet émerveillement devant les paysages, comme cette lucidité issue de l'esprit de la Résistance, Jean Ferrat les partageait avec Jean Saussac et Gabriel Monnet. Si certains peignaient des toiles, Jean Ferrat dessinait des mélodies avec des notes, et des textes parfois empruntés au poète Louis Aragon, mettant ainsi, avec humilité dans sa bouche les mots d'un autre, en privilégiant le message à porter.

En 1963, fut donnée à Bourges la pièce *La Provocation* racontant l'incendie du Reichstag dans une Allemagne à l'aube de sombrer dans l'obscurité. À l'occasion de l'ouverture de la Maison de la Culture de Bourges, Gabriel Monnet choisit de monter cette pièce d'un auteur inconnu – Pierre Halet –, également viticulteur dans la région de Tours. Ce dernier avait pour amis le sculpteur américain Jean Calder qui réalisa les décors, les costumes et les accessoires de la pièce, tandis que Jean Ferrat écrivit la musique des chansons. Cette coopération les conduisit à se rendre régulièrement à Antraigues-sur-Volane et le hasard de cette rencontre les guida chacun vers de nouveaux horizons...

XXX

Pour Jean Ferrat, cette période sombre de l'histoire évoquée dans *La Provocation* restait une plaie ouverte, causée notamment par la déportation de son père qui finit, comme tant d'autres, dans les camps de la mort. Cette douleur inconsolable, il la chanta avec ses mots enfermés dans une mélodie lancinante, dont le rythme rappelle discrètement le bruit sourd des convois cheminant sur des rails. *Nuit et brouillard*, c'est le crépuscule d'un monde déshumanisé, dont la faillite morale a poussé des milliers d'êtres en route vers l'impensable.

Sortie en décembre 1963, cette chanson avait été censurée sur les antennes, eu égard au rapprochement entre la France et l'Allemagne, bien qu'elle ait connu une bonne réception de la part du public. Maintenant, elle est étudiée à l'école pour expliquer aux enfants du XXI^e siècle, le nazisme, la déportation des juifs... et d'autres minorités d'ailleurs. Cinquante-cinq ans plus tard, cette même chanson fut interprétée par la Maîtrise Populaire de l'Opéra-Comique à l'occasion de l'entrée de Simone Veil au Panthéon en juillet 2018, avec le texte repris en langue des signes.

ORGUE : *Nuit et brouillard*

Alors qu'une nouvelle ère rebattait les cartes de l'Histoire, comment donner vie à ce devoir de mémoire avec pudeur, mais sans concession, malgré une nostalgie teintée parfois d'une once de culpabilité mêlée à une sourde tristesse ? La déchirure du temps et de l'espace revient sans cesse entre les lignes, entre les mots, entre les notes. Il y a un avant et un après, une vie familiale heureuse puis une famille dispersée, déboussolée.

*Sans pouvoir s'en défaire, le temps met ses jambes à son cou,
Le temps part en marche arrière, le fait sauter sur ses genoux.
Souvenir d'un père à jamais disparu qui renaît d'une force inouïe...*

Si la guerre a brisé le bonheur d'être et le temps doux, l'insouciance et la famille, l'énergie de Jean Ferrat demeure, plus vivante que jamais ; les souvenirs sont une force pour chanter, pour combattre l'absurdité et l'injustice, même s'il lui faudra beaucoup d'amour pour tenter de le guérir de son enfance... Jean évoque, pour la première fois de manière si intime, sa jeunesse durant laquelle, au milieu de cette douleur, il a été élevé, choyé par trois femmes, sa mère, sa tante et sa sœur. Et puis c'était le benjamin.

ORGUE : *Nul ne guérit de son enfance*

Jean Ferrat a su décrire avec finesse les paysages, le patrimoine visible et invisible, qui s'accroche aux terroirs enracinés à l'Histoire et à la culture. Son dernier pseudonyme, il le choisira après avoir posé au hasard son doigt sur une carte géographique et être tombé sur Saint-Jean-Cap-Ferrat. Ainsi son nom de scène ouvre-t-il des horizons sur la mer, tandis qu'à Antraigues-sur-Volane, il s'installe sur un ancien volcan éteint dans les entrailles de la montagne cévenole. Avec Christine Sèvres (sa première épouse, formidable chanteuse), ils résideront de plus en plus régulièrement à Antraigues.

Quand il chante *Ma France* (**sa** France), pays qu'il aime malgré ses imperfections, Jean Ferrat intègre la description de paysages qui lui sont chers, face au soleil d'été qui courbe la Provence, des genêts de Bretagne aux bruyères d'Ardèche.

Il y a dans ces paysages une identité qui nous rassemble, nous relie à travers une forme de transcendance. Son peuple qui monte des mines et descend des collines, c'est aussi celui de nos grands-parents, celui de ceux qui entrèrent en résistance, en résilience face à l'adversité..., celle du vieil Hugo tonnante de son exil... Certains de dire qu'ils auraient aimé que cette chanson fût choisie comme hymne national...

ORGUE : *Ma France*

Beaucoup de chansons de Jean Ferrat reprennent le thème de l'amour ; parmi elles, *Les yeux d'Elsa*, sur un texte de Louis Aragon. Ce grand poète écrivit, durant la période d'Occupation, un recueil de poèmes dédié à la femme qu'il aimait – Elsa Triolet –, dont le regard demeurait pour lui une découverte perpétuelle qui troublait et engageait. Un paysage symbolique transparaisait à travers les yeux de sa muse Elsa, qui devint la métaphore de la France en souffrance avec, en filigrane, des références religieuses : Marie, « au manteau accroché dans la crèche », tandis que l'étoile des Rois annonce la lumière.

*Tes yeux sont si profonds qu'en me penchant pour boire,
J'ai vu tous les soleils y venir se mirer,
S'y jeter à mourir tous les désespérés.
Tes yeux sont si profonds que j'y perds la mémoire...*

Jean en a composé la musique vers 1956. André Claveau l'a aussitôt chantée et enregistrée : une bonne chose pour Jean qui ne l'a enregistrée qu'en 1992.

ORGUE : *Les yeux d'Elsa*

L'amour, c'est une rencontre, un partage qui réveille un cœur au bois dormant, le sort de sa léthargie et de son immobilisme, et qui transforme en poésie un balbutiement et redonne vie à l'échange et au partage, en contribuant à une redécouverte du monde. Le bonheur, malgré son aspect éphémère, réside dans la relation qui permet d'aborder sous un nouveau jour le sens des réalités et peut-être l'espoir.

« *Que serais-je sans toi* » est pour moi une chanson fétiche. J'ai interprété ce poème en 1991, invitée par Michel Drucker lors d'un hommage à Jean. Je disais le texte comme une fille à son père et non comme un amoureux à son amante. Effectivement, qu'aurai-je été, sans lui qui m'a élevée... s'il n'avait pas rencontré maman en 1956. Nous étions tous deux très émus lors de cette émission.

Est-ce un progrès de vivre dans la modernité, mais seul, dans une société individualiste sans solidarité et souvent bien cruelle ? L'amour ne se gonfle pas d'orgueil, il se vit avec l'humilité de l'acceptation de l'autre, discrétion mais aussi reconnaissance :

*J'ai tout appris de toi pour ce qui me concerne,
Qu'il fait jour à midi, qu'un ciel peut être bleu,
Que le bonheur n'est pas un quinquet de taverne.
Tu m'as pris par la main dans cet enfer moderne,
Où l'homme ne sait plus ce que c'est qu'être deux.*

ORGUE : *Que serais-je sans toi*

Jean a mis en musique trente textes de Louis Aragon qui aimait beaucoup la chanson, Elsa aussi. On pourrait dire qu'Aragon avait « ses » deux chanteurs : Ferrat souvent poétique, comme on l'a vu, et Ferré le politique avec *L'affiche rouge* et *Est-ce ainsi que les hommes vivent ?* Il arrivait que Jean appelle Aragon pour lui proposer une inversion ou une minime modification, lorsqu'il mettait en musique un de ses poèmes... s'il en était d'accord. « *Oui mon petit, faites, faites* ». Il disait « mon petit » à ceux qu'il aimait bien.

Aimer, c'est une raison de vivre, même si l'on aime trop, même si l'on aime mal... ou à en perdre parfois la raison. Adaptée du poème d'Aragon *La croix pour l'ombre*, la chanson *Aimer à perdre la raison* est une ode à l'amour et à la passion. Cet amour devient un paysage qui prend tout l'horizon en se jouant des saisons, malgré cette douleur du partir... L'amour permet d'endurer presque tout :

*La faim, la fatigue, le froid,
Toutes les misères du monde,
C'est par mon amour que j'y crois,
En elle je porte ma croix,
Et de leurs nuits ma nuit se fonde...*

L'amour génère cette force qui permet de vivre avec une certaine résilience et de s'émerveiller malgré les difficultés de la vie, les turpitudes de l'Histoire, les aléas du climat, les limites physiques de nos corps, les injustices qui nous attristent et nous révoltent...

ORGUE : *Aimer à perdre la raison*

L'amour aide sans doute à accepter le bilan de nos sociétés si imparfaites, non pas pour s'en satisfaire, mais pour tenter d'améliorer ce qui peut l'être. Et comme il est dit dans la chanson *Le Bilan*,

*C'est un autre avenir qu'il faut que l'on réinvente.
Sans idole ou modèle pas à pas humblement,
Sans vérité tracée, sans lendemains qui chantent,
Un bonheur inventé définitivement.
Un avenir naissant d'un peu moins de souffrance,
Avec nos yeux ouverts et grands sur le réel.
Un avenir conduit par notre vigilance
Envers tous les pouvoirs de la terre et du ciel,
Au nom de l'idéal qui nous faisait combattre
Et qui nous pousse encore à nous battre aujourd'hui...*

Face à la violence et aux inégalités qui touchent notre monde, l'humaniste Ferrat entrevoit un monde dans lequel la belle musique relierait les hommes de tous les continents. Ainsi, dans *La complainte de Pablo Neruda* :

*Lorsque la musique est belle, tous les hommes sont égaux,
Et l'injustice rebelle, à Paris ou Santiago.
Nous parlons même langage et le même chant nous lie.
Une cage est une cage, en France comme au Chili...*

Hélas, les intérêts divergents de quelques-uns, associés à un manque chronique d'amour, rendent ce rêve inaccessible, du moins pour l'instant. Les bruits de bottes n'ont jamais cessé. Ils s'amplifient même, alors que nous les pensions éloignés, évanescents...

*Comment croire au pas pesant des soldats,
Quand j'entends la chanson noire de Don Pablo Neruda ?*

ORGUE : *La complainte de Pablo Neruda*

Avec une remarquable lucidité, Jean Ferrat souligne la condition des femmes, leur abnégation et leurs sacrifices. La chanson *On ne voit pas le temps passer*, écrite en 1965 pour le film *La Vieille Dame indigne* de René Allio, résume la vie de beaucoup de mères au foyer, à une époque où la femme se devait d'être oublieuse d'elle-même. J. Ferrat décrit cette « charge mentale omniprésente », qui habite leur quotidien dans ce tourbillon d'une vie de famille, où les jours s'écoulaient à l'envers, à un rythme soutenu.

*A peine voit-on ses enfants naître qu'il faut déjà les embrasser
Et l'on n'étend plus aux fenêtres qu'une jeunesse à repasser...*

Cette vieille dame indigne était jouée par Sylvie, ressemblant à Elsa Triolet : même visage au regard clair, intelligent et vif. Témoin sans être juge, Ferrat nous laisse libre de notre opinion, entre tristesse et dérision, entre envie ou bien pitié... Une chose cependant demeure : on ne voit pas le temps passer.

ORGUE : *On ne voit pas le temps passer.*

Ne faudrait-il pas accorder aux femmes plus de reconnaissance, abolir ces inégalités séculaires, envisager de leur donner une place plus juste dans un monde qui se veut moderne ? C'est par les femmes que la société se construit, que la famille se poursuit. Sans elles, tout s'arrête à moyen terme, ce qui fait dire à Jean Ferrat que la femme est l'avenir de l'homme. Il reprend ainsi un vers célèbre du poème d'Aragon « *Le Fou d'Elsa* », mais en inversant l'ordre des mots, puisqu'à l'origine c'était : « L'avenir de l'homme, c'est la femme ».

*Il faudra réapprendre à vivre,
Ensemble écrire un nouveau livre,
Redécouvrir tous les possibles,
Chaque chose enfin partagée,
Tout dans le couple va changer
D'une manière irréversible.*

Dans un monde où le modernisme, attaché à ses recettes économiques et sociales, ne montre pas toujours une franche volonté d'évolution :

*Le poète a toujours raison, qui voit plus haut que l'horizon,
Et le futur est son royaume ;
Face aux autres générations, il déclare avec Aragon :
La femme est l'avenir de l'homme.*

ORGUE : *La femme est l'avenir de l'homme*

Les médias ne sont pas toujours du côté du poète, même s'il a presque toujours raison. Jean Ferrat lui-même a connu la censure. Il arrive, en effet, que la télévision mélange souvent les héros et les minables, qui interviennent sur tout et sur rien en privilégiant le buzz : racketteurs redoutables témoignant à visage masqué, assassins repentis, victimes et bourreaux réunis à une même table contribuent à une confusion entre le bien et le mal, le vrai et le faux, le juste et l'injuste. Notre société est ainsi abreuvée d'un spectacle sans talent, qui frôle l'indécence et qui finit par nous perdre... À *la Une* ou ailleurs, Jean Ferrat observe un monde, dont les valeurs chancellent... Les patrons de chaînes demandaient à Jean ce qu'il allait chanter pendant l'émission. Un seul a désobéi : Michel Drucker ; leur complicité a commencé là et s'est transformée en amitié ; ils se sont liés, les parents de Drucker étant également juifs et ayant connu les camps.

ORGUE : *À la Une*

Jean Ferrat dénonce la futilité et la violence qui abîment nos sociétés, d'autant que la vie n'étant pas éternelle, il faut profiter des belles choses qu'elle nous offre. L'amour certes, la fraternité sûrement, mais aussi et encore ces choses simples qu'il faut prendre le temps d'observer au détour d'un chemin, au creux d'un vallon. Prendre le temps de sentir, de ressentir, devient essentiel dans un monde superficiel, fait d'idoles et de plastique, afin de retrouver, voire réapprendre, des émotions, des odeurs, des couleurs. La nature est une poétesse qui nous inspire et nous ressource ; pour elle et par elle, nous retrouvons le sens de la vie. Le temps passe et la vie défile dans le miroir des saisons...

*Je serai l'automne à tes pieds, tu seras l'été à ma bouche,
L'hiver aux doigts bleus qui se couche, nous serons printemps fou à lier...*

ORGUE : *Les saisons*

Pour Jean Ferrat, chanter les saisons, c'est aussi accepter de vieillir dans cette Ardèche de cœur, en conservant ses convictions, son attachement à un territoire rural, qui semble encore résister à la folie consumériste qui grignote irrémédiablement l'espace. Rien n'est facile, même à la campagne, que les années funestes n'épargnent pas. Mais pourquoi se résigner comme un homme aigri maintenant, voire pire, retourner sa veste sous prétexte que son utopie n'a plus de saison ? Faut-il continuer de résister comme les cerisiers face à des printemps pourris ? Malgré tout, il faut garder l'espoir jusqu'au bout, l'espérance d'un monde meilleur, où chacun pourra, en leur temps, cueillir les cerises.

Les cerisiers, sur un poème de Guy Thomas.

ORGUE : *Les cerisiers*

Quand Jean Ferrat sort son album « Nuit et brouillard » en 1963, il intègre dans les titres *C'est beau la vie*, une chanson rendant grâce à la nature, qui ressource et procure des instants de bonheur, mais aussi à l'univers, qui nous a donné la chance de naître. Ce texte de Michelle Senlis pour Isabelle Aubret, mis en musique par Jean Ferrat, est, en quelque sorte, une déclaration d'amour et de gratitude à la vie.

*Tout ce que j'ai failli perdre, tout ce qui m'est redonné,
Aujourd'hui me monte aux lèvres en cette fin de journée.
Pouvoir encore partager, ma jeunesse, mes idées,
Avec l'amour retrouvé, que c'est beau, c'est beau la vie !*

ORGUE : *C'est beau la vie*

La vie authentique pour Jean Ferrat est celle qui s'enracine dans la terre de son pays, parsemée de coutumes, de recettes et de personnages avec, au loin, le mirage de la modernité des villes, le formica, les cinés et les bals et, à l'époque, la sécurité de l'emploi : de quoi forger les rêves des plus jeunes, désireux de quitter cette ruralité obsolète, laissant les Vieux à leurs paysages de labeur. Les vignes, désormais abandonnées, symbolisent cet exode rural, irrémédiable, qui marqua la fin d'une époque, où l'incertitude devant les saisons rendait un terroir austère, à apprivoiser avec humilité, parfois toute la vie durant.

Face à une société d'abondance, ce qui manque parfois, c'est justement de manquer, pour retrouver du sel à l'existence, du sens à la vie. Si la montagne est rude, elle fédère aussi des solidarités et façonne une identité que les Anciens partagent et se transmettent. Après tout, il faut savoir ce que l'on aime... Et cette montagne, Jean Ferrat en est tombé amoureux ; il y puise son inspiration et son ressourcement entre ses tournées vers des ailleurs parfois lointains. Comme l'écrit René Char : *En poésie, on n'habite que le lieu que l'on quitte*. Sur ce volcan éteint qui dort dans les profondeurs d'Antraigues, une voix s'identifie désormais à cette montagne qui, face à la nature et au temps qui passe, devient une métaphore de la vie.

*Pourtant, que la montagne est belle, comment peut-on s'imaginer,
En voyant un vol d'hirondelles, que l'automne vient d'arriver ? ...*

Avant d'achever ce voyage en Ardèche, laissons Noël Colombier conclure ce temps de partage, avec ses mots qui résonnent si bien quand on évoque Jean Ferrat, qu'ils semblent être du chanteur même, disant à chacun de nous :

*Je ne suis qu'une voix qui fait chanter la tienne, mais ton jardin secret
s'exprime dans mes mots.*

*Je dis la lourde croix de fatigue et de peines, le fardeau de souffrances
qui pèse sur ton dos.*

*Et, quand tu te révoltes du mal insupportable, tortures, injustices,
mépris, persécutions,*

*Je dis la lourde croix de fatigue et de peines, comme un pain de misère
qu'on mange en communion.*

ORGUE : La Montagne

Invitation à tous de reprendre le chant
La Montagne
(paroles et musique de J. Ferrat, 1964 à Antraigues)

Ils quittent un à un le pays,
Pour s'en aller gagner leur vie, loin de la terre où ils sont nés.
Depuis longtemps, ils en rêvaient
De la ville et de ses secrets, du formica et du ciné.
Les vieux, ça n'était pas original
Quand ils s'essuyaient machinal, d'un revers de manche, les lèvres,
Mais ils savaient tous à propos
Tuer la caille ou le perdreau et manger la tomme de chèvre.

**Pourtant, que la montagne est belle, comment peut-on s'imaginer
En voyant un vol d'hirondelles, que l'automne vient d'arriver ?**

Avec leurs mains dessus leurs têtes,
Ils avaient monté des murettes jusqu'au sommet de la colline.
Qu'importent les jours, les années,
Ils avaient tous l'âme bien née, noueuse comme un pied de vigne.
Les vignes, elles courent dans la forêt ;
Le vin ne sera plus tiré ; c'était une horrible piquette,
Mais il faisait des centaines
À ne plus savoir qu'en faire, s'il ne vous tournait pas la tête.

**Pourtant, que la montagne est belle, comment peut-on s'imaginer
En voyant un vol d'hirondelles, que l'automne vient d'arriver ?**

Deux chèvres et puis quelques moutons,
Une année bonne et l'autre non, et sans vacances, et sans sorties.
Les filles veulent aller au bal :
Il n'y a rien de plus normal que de vouloir vivre sa vie.
Leur vie, ils seront flics ou fonctionnaires,
De quoi attendre sans s'en faire que l'heure de la retraite sonne.
Il faut savoir ce que l'on aime,
Et rentrer dans son HLM, manger du poulet aux hormones

**Pourtant, que la montagne est belle, comment peut-on s'imaginer
En voyant un vol d'hirondelles, que l'automne vient d'arriver ?**